

MAUDE PERRIER

COUP DE FOUDRE

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-0158-5

© Prénom Nom de l'auteur

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

AVERTISSEMENT

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Le Code de la Propriété Intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit est illicite, et constitue une contrefaçon aux termes des articles L335-2 et suivants du Code de la Propriété intellectuelle.

© 2019, Maude Perrier. Tous droits réservés

Chapitre premier

Richard est un homme adorable. Avant de se rendre à sa conférence sur l'investissement immobilier, il a, comme souvent, sorti ma tasse de café et mon paquet de biscottes. Ce qui est nouveau ce matin, c'est la feuille de papier posée à côté. Il s'agit d'un article au titre évocateur : *Comment savoir si vous êtes au bord du burn out : les dix signes qui ne trompent pas*. Il a également griffonné un mot sur un post-it bleu minuscule : *prends soin de toi, amour, R*. Instantanément, les larmes me montent aux yeux. Mes sautes d'humeur, mes cernes, mes difficultés à dormir alors que pourtant je suis crevée, ont vraiment fini par l'inquiéter. Il sent que je suis à bout. En même temps, comment ne pas l'être alors qu'au boulot, nous croulons sous les dossiers ? Et puisque je suis la responsable du service, il m'appartient de donner l'exemple en travaillant deux fois plus que les autres. De toute manière, je n'ai pas le choix, tous comptent sur moi : mon équipe, mes supérieurs et mes clients. Lever le pied dans ces conditions, ne m'est pas permis.

Pourtant, il le faudrait. Cette pression permanente a des répercussions sur ma santé et mon couple. Je suis constamment sur les nerfs, pleure tous les jours sous la douche et n'arrive pas à penser à autre chose qu'à mon travail. Plus rien ne tourne rond. Hélas, j'ai beau faire des pieds et des mains, réclamer une nouvelle personne à cor et à cri, mes appels au secours demeurent lettre morte. Anthony, l'associé principal de ma société, fait la sourde oreille. Pour lui, tant que les clients sont contents, tout va bien. Il ne se rend pas compte que je suis à deux doigts de

craquer et que je ne suis pas la seule. Fred fait la gueule tous les jours parce qu'il doit rester tard et Madeleine ne parle plus que de sa retraite.

Tandis que je me ressers un café, je décide de revenir à la charge. Anthony doit faire quelque chose s'il ne veut pas que le service juridique de sa boîte n'implose à la veille d'entamer la période qui pour nous est la plus chargée et pour lui, la plus rentable.

À sept heures, je suis au bureau. Après avoir salué Raoul, le vigile, Philippe et Maria, à l'accueil, je badge et passe le portique de sécurité : direction le cabinet *Lambart & Partners*, au quatrième étage d'une tour du quartier d'affaires de La Défense qui en compte vingt-quatre.

Dans les couloirs, le silence règne en maître. Un petit texto rapide à Richard pour le remercier de ses attentions, mon troisième café de la matinée ingurgité, me voilà prête à commencer.

Sans réfléchir, je me mets à la tâche.

— Bonjour Laure.

Je ne relève la tête que lorsque je reconnais la voix de mon patron. La cinquantaine fringante, le costume impeccable, l'air toujours serein, Anthony s'installe en face de moi en sifflotant. Merde alors ! N'est-il donc jamais surpris de me découvrir en train de bosser quand il arrive ? Trouve-t-il ça normal ? J'ai bien l'impression que oui.

— As-tu vu pour Fringo ? Il paraît qu'il a des ambitions énormes. Ne confie surtout pas ses dossiers à ton apprenti.

Malgré moi, j'arque un sourcil. C'est l'occasion rêvée pour taper ce fameux poing sur la table.

— C'est pourtant le seul à être disponible. Madeleine et Fred sont surbookés.

— Tu plaisantes, j'espère ?

— Ils ont chacun un portefeuille de plus d'une centaine de sociétés, des conseils d'administration et des assemblées qui se tiennent... Je ne vois pas comment je pourrais leur caler cette charge de travail supplémentaire. Fringo est un malade mental ! Il crée des boîtes à tour de bras ! En l'état, nous ne pouvons pas suivre.

— C'est un client génial au contraire. Et toi, pourquoi ne t'en occupes-tu pas ?

Moi ? Je serre les dents.

— Je fais du sept heures - vingt-trois heures tous les jours, week-end compris en période de bourre, que veux-tu de plus ?

Anthony soupire. Cette discussion, nous l'avons eue maintes et maintes fois ces derniers mois, mais il préfère faire l'autruche.

— Tu es plus rapide et efficace que les autres, tu peux tenir la distance.

— Non, claqué-je sans même prendre le temps de la réflexion.

Le souvenir du petit mot de Richard et de son article imprimé, me saute en pleine face. Malgré moi, mes yeux s'embuent.

— Tu sais quoi ?

Ma voix tremble d'émotion, de colère, et de fatigue.

— Ce matin, en me levant, j'ai eu la joie de découvrir un message de mon mari. Figure-toi qu'il s'inquiète pour moi... il est allé jusqu'à me récupérer une étude sur le burn out et ses signes avant-coureurs.

— Laure...

— Ce service a besoin de quelqu'un Anthony, sinon je te jure que la saison d'approbation des comptes se déroulera

très mal. Madeleine est à deux doigts de se mettre en arrêt, Fred a parlé plusieurs fois de démission...

— Et bien qu'il le fasse ! Personne ne le retient.

— Et moi...

— Quoi, toi ?

— Je craque.

Incrédule, mon interlocuteur hausse les épaules.

— N'importe quoi ! Tu en as vu d'autres !

— J'étais plus jeune, plus ambitieuse, plus motivée aussi.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— La vérité. J'en arrive à détester ce que je fais, à venir ici à reculons. C'est pourquoi je tire la sonnette d'alarme : soit, tu recrutes un autre collaborateur, soit tu prends le risque de perdre ceux que tu as déjà.

Anthony me lance un regard noir.

— Est-ce une menace ?

— C'est un avertissement. On ne peut pas en faire plus, merde à la fin, ouvre les yeux !

— Tu sais combien vous nous coûtez tous les quatre ? Un bras !

L'argent ! Voilà ce qui compte pour lui. Combien il dépense pour nous et combien nous lui rapportons. Il ne fait cas de rien d'autre.

— Je crois pouvoir dire que le service juridique de Paris est hyper rentable ! D'un côté, trois juristes confirmés et un junior en alternance, et de l'autre, des honoraires à six chiffres quasiment tous les mois... excuse-moi, mais la balance est largement créditrice.

— Et tout le monde tient à ce qu'elle reste ainsi. Je suis désolé, Laure, mais recruter un quatrième sénior est hors de question. En revanche, un autre apprenti...

— Ne nous servira pas à grand-chose. Personne n’a le temps de s’en occuper. Je rame déjà avec Corentin, ce n’est pas pour en avoir un second.

Un moment, il garde le silence. Je sens qu’il réfléchit, qu’il calcule. Peut-être que mes propos ont enfin fait mouche et que cette conversation ne sera pas vaine ?

— Quand Madeleine est-elle censée prendre sa retraite ?

— L’an prochain, mais...

Une lueur malicieuse brille au fond de ses yeux. Il a trouvé la solution... et je doute qu’elle me convienne.

— Tu veux un collaborateur ? Vois si elle accepterait un départ anticipé. Dans l’affirmative, je convaincrai mes associés de chercher quelqu’un, sinon...

— C’est une blague ? le coupé-je, à la fois outrée et totalement désabusée. C’est dégueulasse et parfaitement inutile. Tu échanges un salarié contre un autre, mais tu ne rajoutes rien ! Au final, nous ne serons toujours que trois.

— Une personne plus jeune fera plus d’heures qu’une femme de soixante ans ! Tu gagnes au change, Laure, je te le garantis.

Le regard dégouté que je lui adresse doit en dire long parce qu’il se lève, glisse une main à l’intérieur de sa veste pour récupérer son téléphone, empoigne sa sacoche d’ordinateur et me tourne le dos.

— À prendre ou à laisser.

Au travers des vitres sans tain de mon bureau, je le vois coller son portable à son oreille. Pour lui, tout est réglé. Il est passé à autre chose.

C’est bien un patron ! Reste qu’il m’est impossible de pousser Madeleine vers la sortie, au prétexte que du sang neuf pourrait rendre à ma petite équipe un peu d’enthousiasme. Elle a son caractère, mais c’est une crème, une mère pour Fred, moi et tous les stagiaires qui ont

travaillé avec nous. Le problème semble insoluble et quand les autres arrivent, aussi démotivés que moi, je ne sais quoi dire pour leur remonter le moral. Notre période la plus chargée se profile à l'horizon et personne n'a le cœur à l'ouvrage. Nous savons que ce sera pire que tout ce que nous avons connu. Plus de dossiers, moins d'entrain... le calcul est vite fait.

— Salut la puce, fait Madeleine en entrant pour me faire la bise.

Malgré son look impeccable et son allure qui lui donne moins que son âge, elle aussi a les traits marqués et des cernes sous les yeux.

— Tu es partie à quelle heure hier ?

— Minuit trente...

Elle secoue la tête, navrée.

— Tu es au courant que tu es en train de gâcher les meilleures années de ta vie ?

C'est plus fort que moi, je souris. Il fut un temps où j'avais l'impression qu'être au bureau, faire quelque chose que j'aime tous les jours sans compter mes heures, était une vraie chance. Dix ans plus tard, j'en suis largement revenue. À trente-sept ans, si je fais le bilan, note le positif et le négatif, je pense savoir de quel côté penchera la balance. Certes, je suis mariée à un homme adorable, mais je ne le vois qu'en coup de vent le week-end. J'ai également un appartement luxueux à Boulogne Billancourt dont je profite à peine. Quant aux enfants... ils sont les grands absents de ma vie. Richard et moi avons bien essayé, mais toutes nos tentatives se sont avérées infructueuses. Quoi de plus étonnant ? Mon existence n'est pas propice à la maternité. Inconsciemment, je crois que mon corps a intégré cette information et que c'est la raison pour laquelle il m'empêche de concevoir...

— On ne remonte pas le temps, observé-je platement.

Madeleine passe affectueusement un bras derrière mon épaule et me câline.

— En effet, mais on peut décider du futur.

— J'aime ma vie. C'est juste la période qui est compliquée. Anthony ne veut rien entendre.

— Je te l'ai dit et te le redis, Laure, avec ton expérience et ton carnet d'adresses, tu pourrais trouver un nouveau poste de juriste en un claquement de doigts. Tu n'es vraiment pas obligée de rester et de t'imposer tout ça.

— Je vous abandonnerais ?

Le regard plein de tendresse qu'elle me lance, m'émeut. Elle était là avant que j'arrive chez *Lambart & Partners* et m'a prise sous son aile. Moins ambitieuse, davantage intéressée par sa vie de famille que par sa carrière, Madeleine n'a jamais été jalouse de mon avancement. Lorsque j'ai été nommée responsable du service juridique de l'antenne parisienne de Lambart et qu'elle est passée sous mes ordres, elle n'a pas tiqué. Au contraire, elle était heureuse pour moi.

Avoir une telle femme dans son équipe est si précieux qu'une nouvelle fois, je me demande comment Anthony peut même imaginer que je serais capable de la pousser vers la sortie. C'est impensable. Je préfère encore me crever à la tâche que suggérer à ma si gentille et attentionnée collaboratrice de faire ses cartons un an avant l'échéance. D'autant que malgré l'ambiance du moment, elle n'en a pas si envie que ça, sinon, elle m'en aurait déjà parlé.

— D'autres n'hésiteraient pas et auraient bien raison.

— Sans doute... je dois avoir la trouille de recommencer ailleurs.

— Tu aurais cinquante ans, je ne dis pas, mais tu es toute jeune, tu n'as franchement rien à perdre.

- Je n'ai pas non plus vingt ans. Ni même trente.
- C'est une excuse ma petite, rien d'autre.
- Possible, mais j'avoue que l'idée de changer de travail et de tout recommencer ailleurs ne me tente pas trop.
- Bonjour les filles.
- Voilà le troisième mousquetaire. Salut Fred !

Frédéric D'Artois. Avocat de formation, il s'est tourné vers le droit en entreprise plutôt que le tribunal. Dommage, il y aurait excellé. Beau parleur, grandiloquent par moment, il embobine tout le monde, moi y compris. Mais je l'aime bien, il m'amuse. Et puis c'est monsieur radio-couloir. Fred est au courant de tout ce qui se passe chez Lambart et même au-delà. Comme il joue au foot avec des salariés d'autres sociétés hébergées dans la tour, il est au fait des rumeurs et des potins qui circulent. Une vraie mine d'informations... pas nécessairement les plus intéressantes, mais avec lui, s'ennuyer est impossible. À chaque fois que nous déjeunons ensemble - chose hélas beaucoup trop rare, il nous régale. Sans lui, le service ne serait pas le même.

- Salut, me répond-il sans plus d'entrain.
- Que se passe-t-il ? lui demande Madeleine.
- Rien, si ce n'est que Kelly boude parce que je rentre tard et que ça la saoule !

Sentant venir les reproches, je prends les devants :

- Allez les mousquetaires, haut les cœurs !
- Il est impératif que vous trouviez une solution, Laure. Cela ne durera pas comme ça ad vitam aeternam.
- Je sais Fred, ne t'inquiète pas, j'y travaille.
- Avant que nous ayons tous jeté l'éponge et claqué la porte, je veux dire.
- J'avais bien compris.
- Elle fait ce qu'elle peut, me défend Madeleine. Mais si les tiroirs-caisses refusent d'écouter...

Sa manière de désigner nos chers patrons m'a toujours amusée ; elle déride à peine Fred.

— Tant pis pour eux, réplique-t-il avant de nous tourner le dos pour regagner son bureau.

Madeleine et moi échangeons un long regard. J'hésite à lui parler de ma discussion avec Anthony, mais à quoi bon lui fichier un coup au moral pour rien ?

— Faites ce que vous pouvez, d'accord ?

Voir mes collaborateurs dans un tel état ravive ma colère contre Anthony. Furieuse, je lui envoie un mail plutôt bien senti. Un de plus. Un qui comme les autres, finira classé ou au panier. Qu'importe, j'ai besoin de me défouler et d'avoir aussi la sensation que je fais vraiment tout mon possible pour débloquer la situation.

Au même moment, je reçois un message de sa part.

— *Ton vœu va être exaucé...*

Ces cinq mots suffisent pour que je me précipite dans le couloir en ignorant les quelques personnes que je croise et qui me saluent. *Faites qu'il ait changé d'avis et qu'il embauche quelqu'un... faites que ce soit ça...*

J'entre sans prendre la peine de frapper. Anthony ne s'en offusque pas. Calé dans son fauteuil impérial, avec derrière lui, une vue panoramique sur Paris, il ricane :

— Plus rapide que l'éclair.

J'ignore sa moquerie.

— Raconte.

Ma voix sonne l'agacement et le désespoir. Se rendant compte que je n'ai pas du tout envie de plaisanter, il se calme, et me fait signe de m'asseoir.

— Es-tu parvenu à convaincre les autres qu'un recrutement s'imposait ?

— Non, mais...

— Alors quoi ? m'emporté-je. J'ai autre chose à foutre que perdre mon temps inutilement !

— Laisse-moi parler, tu veux bien ?

— Si c'est encore pour me proposer des plans foireux, je ne suis pas encline à les entendre ! Je ne mettrai pas Madeleine en retraite anticipée, c'est totalement exclu.

Anthony lève la main pour me réduire au silence.

— Il n'est plus question de cela ni même d'un nouveau recrutement, mais tu auras quelqu'un. Il s'agit d'une mutation en interne et concerne une juriste en place dans nos bureaux de Marseille.

— Je prends, fais-je sans hésiter. Elle sera là quand ?

— Dans deux semaines.

J'en pleurerais tant cette annonce me soulage

— Elle récupèrera le dossier Fringo ?

— C'est ton service, Laure, tu le gères comme tu l'entends. L'essentiel est que le boulot soit fait correctement... et que tu ne me bassines plus tous les jours avec ton manque d'effectif. Elle est juriste, elle est confirmée... tu as ce que tu voulais.

— Et elle ne te coûtera pas un euro de plus.

— Eh non. Qu'elle soit payée sur Marseille ou Paris, c'est du pareil au même. Tout le monde y trouve son compte. La vie n'est-elle pas belle ?

Je pourrais lui envoyer une pique, mais suis bien trop heureuse pour jouer les insatisfaites. Et puis j'ai mieux à faire, comme par exemple, l'annoncer aux autres. Cette fille de Marseille n'est pas un ange tombé du ciel, mais pour nous, c'est tout comme.

Avant de leur apprendre la bonne nouvelle, j'écris quand même à Magalie, notre responsable des ressources humaines pour glaner quelques informations. Je connais Fred et

Madeleine, curieux comme ils sont, ils voudront certainement avoir tous les détails.

— *Anthony vient de me prévenir pour la recrue. Tu as son pedigree ?*

— *Elle est dans la maison depuis sept ans et s'appelle Emma Duval*

— *Que sais-tu d'autre ?*

— *Pas grand-chose. Sa demande de mutation date de trois mois ; elle vient d'être acceptée... j'imagine que ton insistance auprès d'Anthony y est pour quelque chose.*

— *Dieu merci ! Ça commençait à être vraiment tendu.*

— *J'ai questionné Aurore. J'attends son retour et te dirai.*

— *Super, merci Magalie*

À peine en ai-je terminé avec elle, qu'une furie ayant les traits de Fred entre dans mon bureau.

— Tu es au courant ?

— Évidemment que oui. La question est, comment toi tu l'es ?

— Oh, fait-il en haussant négligemment les épaules et en s'installant dans l'un des fauteuils face à moi, j'ai mes sources.

— Tu as raté ta vocation, Fred, ce n'est pas juriste que tu aurais dû faire.

Il éclate de rire.

— Je ne plaisante pas ! Tu es pire qu'*Huggy les bons tuyaux* !

Sa vue se brouille.

— Qui ?

Je me rappelle alors qu'il n'a que vingt-cinq ans et que *Starsky et Hutch* n'est pas franchement de sa génération.

— Rien, laisse tomber.

Il opine.

— Donc, une transfuge de Marseille nous rejoint ?

— Exact. J'aurais sauté au cou d'Anthony quand il me l'a appris. Nous allons enfin respirer.

— Oui, c'est cool pour tout le monde.

Son regard s'étrécit, ses lèvres s'étirent... Fred sait quelque chose que j'ignore.

— Raconte, lui ordonné-je sans préambule.

Il croise ses mains derrière sa nuque et me dévisage.

— Je sens qu'on va se marrer avec elle.

— Pourquoi ça ?

— D'après ce que j'ai entendu, la demoiselle aurait des goûts, disons, peu anodins.

— Du style ?

Son sourire s'élargit.

— Un penchant prononcé pour les femmes... autrement dit, elle serait lesbienne.

Malgré moi, je me raidis.

— Tu te sers du conditionnel ? C'est une rumeur qui court ? Si tel est le cas...

— Non, elle l'est.

— Comment le sais-tu ?

— Rémi. Tu te souviens de lui ?

Rémi Grandin est un juriste qui a fait comme mademoiselle Duval, mais en sens inverse. Il nous a quittés pour le soleil et la mer. Fred et lui étaient bons copains ; si ma mémoire est bonne, ils jouaient au football ensemble.

— Oui.

— Nous sommes toujours en contact.

— C'est donc lui ta source.

Il touche son nez pour me faire comprendre que j'ai vu juste.

— Et c'est aussi lui qui t'a appris la sexualité de notre nouvelle collègue ?

— En même temps, elle n'en fait pas mystère.

Cette révélation me laisse un moment songeuse. En soi, cela ne me pose aucun problème, malgré tout, j'appréhende.

— Chacun fait ce qu'il veut, affirmé-je en haussant les épaules.

— Ouep. N'empêche, ça risque d'être drôle.

— Comment ça ?

— Voyons, Laure, ce bureau grouille de nanas... Imagine un peu qu'elle s'entiche de l'une d'elle ou même, de toi ? Après tout, tu es mignonne, intelligente...

— Arrête tes conneries, tu n'es pas marrant.

— Détends-toi, je plaisantais ! Un peu d'humour ne fait pas de mal, surtout en ce moment.

— Si c'était un homme qui nous avait rejoints et qu'il avait été gay, m'aurais-tu fait cette réflexion ? Je ne le pense pas.

Son sourire, un temps disparu, revient en force.

— Que veux-tu, deux femmes ensemble est le fantasme absolu pour beaucoup de mecs !

Loin de m'amuser, sa remarque me braque.

— Je te préviens, Fred, cette fille j'y tiens. Je n'ai pas envie de la voir partir à cause de ça.

— Je te rassure, moi non plus.

— Alors, par pitié garde ce que tu sais pour toi et évite les allusions déplacées.

— Si elle ne s'en cache pas, tout le monde le découvrira tôt ou tard.

— Peu m'importe.

Fred plonge son regard dans le mien, jusqu'à me rendre mal à l'aise.

— Je ne te voyais pas aussi... coincée sur le sujet.

Un peu vexée, je me raidis.

— Je ne le suis pas, je considère simplement que la sexualité de gens avec lesquels je travaille n'est pas mon affaire.

Il acquiesce avant de se lever.

— Fred ? Si j'entends la moindre rumeur sur cette fille alors qu'elle n'est même pas arrivée, je saurais que ça vient de toi. Et tu t'en mordras les doigts.

Fred me dévisage longuement. Il n'apprécie pas que je le menace de la sorte, mais il sait aussi que je suis au bord du gouffre et qu'un rien peut m'y précipiter.

— Mes lèvres sont scellées.

Je sens que cela ne durera pas. Lui, l'amateur de ragots, ne pourra jamais tenir sa langue. *Et merde !*

Madeleine et Corentin accueillent la nouvelle avec un enthousiasme non dissimulé. Une fois encore, je prends conscience de la pression que malgré moi, je faisais peser sur leurs épaules.

— Est-ce qu'elle est autonome ?

— Complètement. Elle est au service juridique depuis sept ans.

— Elle est folle de vouloir venir à Paris, commente Corentin. Moi, je préférerais rester au bord de la mer plutôt que me taper les transports parisiens et ces buildings.

— Oh oui ! abonde Madeleine. Moi aussi. Sais-tu pourquoi elle a demandé sa mutation ?

— Non.

Mécaniquement, mon regard se dirige vers Fred. Informé comme il l'est, il a peut-être un tuyau.

— Aucune idée non plus. Tout est possible, une envie de changer d'air, un chagrin d'amour...

Là, je le fusille. Je l'ai prévenu, qu'il ne s'aventure pas sur ce terrain !

— Elle peut souhaiter enrichir son CV, et multiplier les expériences. Ils doivent être moins débordés là-bas.

Fred ricane.

— Elle va tomber de haut quand elle apprendra que nous faisons nocturne toute la semaine.

— Et que nous bossons chaque week-end ou presque, abonde Madeleine.

— Elle ne tiendra peut-être pas le coup et voudra repartir.

— Ah non ! m'exclamé-je, sans me contrôler. Anthony m'a bien fait comprendre qu'il n'y aurait aucun recrutement. Nous devons tout faire pour qu'elle se sente à l'aise, parfaitement intégrée et qu'elle se plaise parmi nous, d'accord ?

— Fred la chouchoutera, pas vrai mon Fredo ?

— Je ne suis pas certain d'être son genre...

— Mais si, continue Madeleine, tu es adorable comme tout ! Elle ne résistera pas à ton charme.

Je note qu'il se retient de rire, et plus encore, de dévoiler son scoop à propos d'Emma Duval. Il va vraiment avoir du mal à tenir sa parole.

— Il se peut qu'elle monte à Paris pour suivre son compagnon, observé-je platement.

Mon juriste préféré m'adresse un regard amusé.

— Oui, c'est vrai, reconnaît Madeleine. Est-elle mariée ?

— Je n'ai pas posé la question... ce que je voulais surtout savoir, c'était son degré de compétence et quand elle serait avec nous. Le reste ma foi... nous aurons tout le loisir de le découvrir.

Mes collaborateurs sont satisfaits. Toutefois avant de regagner son bureau, Fred se tourne vers moi et lève son pouce, comme pour me féliciter de ma performance. Je souris, mais au fond, je suis stressée.

Chapitre deux

C'est fou comme un rien peut changer énormément de choses. Depuis que nous savons qu'une personne nous rejoint, l'enthousiasme est revenu. Fred ne parle plus de claquer la porte, Madeleine ne mentionne plus la retraite à tout bout de champ et moi, je me détends. Un peu.

Les révélations de Fred au sujet de mademoiselle Duval continuent malgré tout de me perturber. Je ne suis pas réactionnaire et n'ai pas l'esprit fermé, mais avoir dans mon équipe une lesbienne me gêne. Comment faudra-t-il que je me comporte pour que mes actes ne soient pas mal interprétés, qu'un regard ou un sourire ne soit pas perçu comme une avance ? Pour qu'une main posée négligemment sur son épaule ne soit pas vue comme une invitation à plus ? Devrai-je faire attention à tout, si je ne veux pas la moindre ambiguïté ? Rien que d'y penser, j'en suis déjà épuisée.

Quand Richard est de retour, je lui apprends la nouvelle. Lui comme moi est soulagé.

— Il était temps que tes patrons réagissent, approuve-t-il en me serrant tendrement dans ses bras. Cela ne devenait plus possible.

Je pose mon front contre son épaule. Il est tellement prévenant ! Et si compréhensif ! Un autre aurait mis un terme à notre mariage depuis longtemps.

— Une collègue de Marseille a demandé sa mutation. C'était une aubaine.

— Mieux que ça, ma chérie, c'est un cadeau du ciel.

Je souris car je me suis fait la même réflexion un peu plus tôt. Mais il en a toujours été comme ça avec Richard.

Tous les deux avons toujours été sur la même longueur d'onde. Nos pensées sont similaires, tout comme nos valeurs et notre vision des choses. Nous nous comprenons, la plupart du temps à demi-mot. Il est l'homme de ma vie, mon mari, mon amant et mon meilleur ami. Sans lui, je serais totalement perdue.

— Quand arrive-t-elle ?

— La semaine prochaine.

— C'est du rapide dis donc... que demander de plus ?

— Oh rien, je suis comblée, fais-je en me hissant sur la pointe des pieds pour l'embrasser. Merci mon chéri, lui soufflé-je, émue et tellement reconnaissante.

— Pour quoi ?

— Tout. Pour me supporter, en particulier en ce moment, prendre soin de moi comme tu le fais... le petit mot et l'article m'ont vraiment touchée.

Richard esquisse un sourire triste.

— Je me fais du souci pour toi, Laure. Je te vois perdre pied et me sens si impuissant.

— Les choses vont changer maintenant.

— Je l'espère.

Son inquiétude n'a pas complètement disparu. Elle transparaît au fond de ses beaux yeux chocolat et jusque dans ses rides. Il resserre son étreinte comme s'il voulait me protéger et m'insuffler un peu de sa force.

Submergée par les sentiments que je lui porte, je prends son visage en coupe entre mes mains et l'embrasse avec une fougue qui nous conduit rapidement dans la chambre.

Faire l'amour avec Richard a toujours été un moment sans folie ni excentricité, mais plein de tendresse.

— Je t'aime Laure, me murmure-t-il en captant mon regard.

— Moi aussi Richard. À un point que tu n'imagines pas.

Dès qu'il m'ouvre ses bras, je viens me caler contre son torse tout chaud. J'entends son cœur battre la chamade et pose mes lèvres sur sa peau.

— Avec un peu de chance, nous aurons enfin plus de temps pour nous.

Je relève la tête et le dévisage.

— C'est bien tout ce que je souhaite.

Apaisée tout contre lui, je ferme les yeux. Sans que je m'y attende, la première chose à laquelle je pense est cette femme et ce que je sais sur elle.

— Elle est gay.

— Qui ? interroge Richard, son menton contre le sommet de mon crâne.

— La fille qui vient de Marseille. Elle est lesbienne.

— Ah oui ? Comment l'as-tu appris ?

— J'ai mon moteur de recherche personnel. Il trouve toutes les informations, même celles que tu ne lui as pas demandé de chercher.

— Frédéric ?

— Lui-même.

— Il est incroyable ce type. S'il pouvait nous dénicher les numéros gagnants de la loterie nationale, cela nous changerait définitivement la vie.

Je pouffe de rire. C'est une requête que j'ai déjà formulée, mais jusqu'à présent, ses résultats avoisinent le zéro pointé.

— Il est doué, mais pas pour dégoter les tuyaux les plus intéressants, conclus-je, amusée.

— Je vois ça. Une femme homo... crois-tu qu'elle ressemble à un homme ?

J'arque un sourcil.

— Genre moustache et barbe ?

— Nan. Plutôt visage carré, cheveux courts, démarche virile, vêtements masculins...

— Grand Dieu, je n'espère pas ! Le look bûcheron fera tache aux conseils d'administration. J'imagine déjà la tête de nos clients.

Amusés, tous les deux nous gloussons.

— Si elle est restée en poste à Marseille, c'est a priori, qu'elle présente bien. Peut-être simplement qu'elle ne porte pas de jupe.

Un nouveau fou rire secoue Richard.

— Fais attention quand même. Je ne voudrais pas qu'elle jette son dévolu sur toi.

— Arrête, m'exclamé-je en me redressant sur le coude, j'y ai pensé figure-toi ! Fred trouve que ça serait drôle, moi pas du tout. Elle a vraiment intérêt à se tenir et garder ses penchants pour l'extérieur.

Un bref instant nous restons silencieux. Je suppose que Richard tente comme moi, de se projeter, de nous imaginer toutes les deux au bureau.

— Il paraît que les homos sont très branchés sexe. Si d'aventure tu as envie de tester...

— Oh, c'est dégoûtant ! Et puis j'ai tout ce qu'il me faut à la maison, terminé-je en posant une main sur sa fesse. Si cette femme essaie quoi que ce soit, elle sera bien reçue.

Je ris, un peu jaune ceci dit. Je tiens à ce qu'Emma Duval reste à Paris, mais si elle me fait des avances, je ne sais pas du tout comment je réagirai. Il se pourrait bien que je l'envoie paître avec une telle violence qu'elle décide de plier bagage.

— Ça va être chaud, formulé-je à voix haute.

— J'aimerais être une petite souris pour squatter ton bureau.

Nouveau coup de coude, dans le bide cette fois. Il feint la souffrance avant d'éclater de rire. Je l'imite peu après.

Je repense à cette conversation à la seconde où je fais la connaissance d'Emma Duval. Déjà, elle n'a rien d'un bûcheron ou d'un camionneur, mais alors, rien du tout. Elle porte un tailleur jupe sombre, un chemisier blanc, des hauts talons, et autour de son cou, une chaîne et un long collier fantaisie. Sa tenue n'est pas masculine pour deux sous. Son physique non plus. Grande et élancée, elle a les cheveux blonds, légèrement bouclés, qui lui tombent sur les épaules, un visage aux traits fins et des yeux bleus. Elle est très féminine et très jolie.

Ensuite, quand elle me serre la main, sa poigne est ferme, mais rien ne transparaît. Aucune tentative de séduction ou d'autres de ces comportements que Richard et moi avons évoqués.

— Soyez la bienvenue à Paris, lui dis-je en gardant tout de même mes distances.

Fred qui sait que je marche sur des œufs toussote pour ne pas rire.

— Merci... c'est si différent de Marseille où les bureaux sont dans une petite zone d'activité très banale, sans gratte-ciel à l'horizon !

— Rassure-toi, tu ne perdras pas au change, lance-t-il en la tutoyant d'emblée.

Il lui adresse un sourire charmeur. Malgré moi, je guette la réaction de notre nouvelle collègue.

— Rémi m'a beaucoup parlé de vous, de toi en particulier...

Cette fois, c'est moi qui me retiens de me marrer. Si Rémi a décrit Fred à Emma, on va s'amuser bien plus que

prévu. Ce dernier passe une main dans ses cheveux coupés ras.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Que tu étais un joueur de foot avec deux pieds gauches et une commère de première.

Madeleine explose de rire ; je manque de m'étouffer. Quant à Fred, il semble ne plus savoir où se mettre.

— L'enfoiré ! marmonne-t-il. Puis il reprend contenance, et ajoute : la jalousie, c'est dingue ! Elle vous fait mentir éhontément.

Emma arque un sourcil narquois.

— Ah ? Tu crois ? Parce qu'il m'a également assuré que tu étais très bon dans ton travail et un collègue comme il en a rarement eu. Il t'apprécie énormément.

De nouvelles émotions balaient le visage de Fred. J'avoue qu'il nous offre un spectacle vraiment très plaisant.

— Moi, c'est Madeleine, fait celle que je n'ai pas encore eu le temps de présenter.

— Enchantée, Madeleine.

Je ne lâche pas Emma du regard. J'observe son comportement, ses expressions, ses réactions... tout indice pouvant révéler son homosexualité. Soit je ne suis pas douée, soit elle est experte en dissimulation.

— Vous venez avec moi, Emma, je vais vous montrer les locaux.

— Volontiers.

Tandis que je la guide dans le couloir, je sens que Fred me fixe. Je me retourne et le vois sourire bêtement. Qu'il est con !

En restant bien sur mes gardes pour éviter tout malentendu, je lui désigne ce qui sera son bureau, puis lui présente les secrétaires juridiques. Sur quatre, deux sont

présentes. Elle les salue toutes en leur serrant la main. À chaque fois, je l'étudie, mais rien ne se passe.

— Ici, ce sont les toilettes, fais-je en lui montrant une porte avec un hublot, et là, le coin cafétéria. Les dosettes de café et les sachets de thé sont offerts par la maison.

— Cool.

Nous continuons de longer le couloir.

— Voici la première salle de réunion. Il y en a une seconde tout au fond. Ce bureau est celui d'Anthony Sardaut, le big boss. De l'autre côté, vous avez celui de Pierre Souloie, l'associé numéro deux. Et là, les ressources humaines, avec Magalie...

— Madame est donc la personne que tu attendais avec tellement d'impatience ? me lance cette dernière en se levant pour venir à notre rencontre.

Emma m'adresse un regard interrogateur, mais c'est de la bouche de Magalie qu'elle a son explication.

— Laure fait des pieds et des mains depuis des mois pour avoir un autre collaborateur et jusque-là, elle n'a rien obtenu. Votre demande de mutation est tombée à pic comme on dit.

Elle se contente de hocher la tête. Une lueur passe dans ses yeux, quelque chose qui ressemble à de la tristesse. Je fronce le sourcil ; elle se détourne rapidement.

— Bienvenue à Paris, continue Magalie.

Le voile a disparu.

— Merci, Magalie.

— Nous poursuivons ? La journée est chargée et...

— Et vous êtes débordée, je comprends. Je vous avoue que je suis impatiente de m'y mettre moi aussi.

Elle me sourit avec beaucoup de gentillesse. J'aimerais répondre, mais j'ai tellement peur de la manière dont elle pourrait l'interpréter que je reste de marbre. Froide et

distante comme je le suis rarement, pour ne pas dire jamais, en particulier avec les membres de mon équipe.

Une fois notre tour achevé, je l'invite dans mon bureau en prenant bien soin de laisser la porte ouverte. Emma s'assied en face de moi et croise les jambes. Son regard s'ancre au mien, me mettant soudain si mal à l'aise que je baisse les yeux.

— Vous avez peur que je vous saute dessus ?

Quoi ?

— Pardon ?

— Rémi est une pipelette à la hauteur de Frédéric, je pense, et comme je ne cache pas mon homosexualité, j' imagine que vous êtes au courant. C'est ce qui explique que vous soyez à ce point... sur le qui-vive ?

— Non, protesté-je, pas du tout !

Elle se contente de ricaner.

— Écoutez, Emma, ce que vous êtes ne me regarde en aucune façon. Vous faites ce que bon vous semble.

— Ce n'est pas comme si j'avais le choix, réplique-t-elle en haussant les épaules, cependant rassurez-vous, je ne me jette pas sur chaque personne qui porte une jupe. Si j'aime les femmes, je n'ai pas pour autant envie de coucher avec toutes celles que je croise.

Son franc-parler a quelque chose de destabilisant. Il me laisse un instant désarmée.

— Je vous assure que je n'ai jamais rien pensé de tel.

Elle me scrute à nouveau, avec une intensité redoublée. Cette fois, je fais mon possible pour soutenir son regard.

— OK, cède-t-elle. Je préférerais quand même que les choses soient claires. Je me permets également de vous rappeler que ma vie privée est privée.

Eh bien ! Moi, qui tenais à lui réserver un bon accueil, je me rends compte de ma conduite. Navrée, je secoue la tête.

— Je vous prie de m'excuser, j'ai... enfin vous avez raison. Pouvons-nous reprendre les présentations à zéro ?

Elle me jauge, hésite puis me tend la main.

— Emma Duval, enchantée de vous connaître, Laure.

— Moi de même. Sois la bienvenue au pôle parisien.

Le fait que je la tutoie semble lui convenir. Elle hoche imperceptiblement la tête ; ses yeux me sourient.

— Alors ? Par quoi commence-t-on ? As-tu des dossiers particuliers à m'attribuer ou vais-je pendant un temps, bosser en binôme, histoire de faire mes preuves ?

J'aime son attitude, sa façon d'appréhender le travail, et son humilité. Même si elle a sept ans d'expérience dans notre société, elle ne le fait pas savoir de manière outrageuse.

— Nous pouvons commencer ensemble, histoire que tu te familiarises avec notre méthode et nos clients, et ensuite, tu auras ton propre portefeuille.

— Cela me convient très bien.

Je l'escorte alors jusqu'à son bureau, lequel est voisin du mien et de celui de Madeleine, puis lui montre notre logiciel juridique, notre base de données ainsi que l'intranet.

— Je ne serai pas dépaysée, nous avons la même chose à Marseille.

— Super, tu sais donc comment tout cela fonctionne.

— Absolument.

— J'ai plusieurs rapports de Conseils d'administration à rédiger et deux conventions de trésorerie. Un client m'a également demandé de lui préparer des conditions générales de ventes pour son site Internet. Tout ce qui, dans mon portefeuille est en attente d'être traité, se trouve dans cet onglet-là, tu vois ?

— Oh la vache ! s'exclame Emma, sans pouvoir se retenir. Tu as tout ça à faire ?

— Oui madame... et ce n'est que le début.

— Je comprends mieux pourquoi ma mutation a été acceptée. Vous êtes vraiment en manque de personnel.

— Il n'y a pas autant à faire à Marseille, je parie.

— Non, et pourtant, nous couvrons toute la région et même un peu au-delà. Nous n'avons qu'une seule secrétaire juridique.

— Nous en avons quatre, ici. Ce sont les juristes confirmés qui nous font défaut, mais les associés n'ont pas très envie de mettre la main au portemonnaie.

— Toujours la même histoire, n'est-ce pas ?

— À qui le dis-tu, approuvé-je en répondant à son sourire. J'espère sincèrement que tu te plairas avec nous. La mer ne va pas te manquer ? Parce qu'ici, à part le béton et un peu de verdure pour faire genre, on est loin d'un décor de rêve.

Comme tout à l'heure, son regard se voile ; elle a une expression si triste que sans même savoir de quoi il est question, j'ai de la peine pour elle.

— Ce sera très bien, souffle-t-elle en tentant de se reprendre.

Malgré tout, ses yeux s'embuent. Mince !

— Pardon...

Elle fouille dans son sac à main et en tire un paquet de mouchoirs.

— Pas de souci... est-ce que ça va ?

— Oui, assure-t-elle, à nouveau maîtresse d'elle-même. Y aurait-il moyen de garder ce petit moment secret ?

J'ignore pourquoi, mais cette faille que je viens de déceler dans sa carapace, me touche autant qu'elle m'intrigue.

— Évidemment.

Quelle est la cause de ces larmes ? J'aimerais beaucoup le savoir. Un chagrin d'amour peut-être ? Morte de curiosité, je prends sur moi pour faire comme si de rien n'était et réponds à toutes ses interrogations. Après un moment, je remarque que l'heure a bien tourné.

— Je vais devoir te laisser continuer toute seule. J'ai un rendez-vous dans un quart d'heure et ne suis pas prête.

— Oh oui, pardon de t'avoir à ce point accaparée.

D'un geste de la main, je balaie ses excuses.

— Il est bien normal que je prenne un instant pour t'accueillir. Si tu as besoin de quoi que ce soit ou si tu as des questions, n'hésite pas à demander, à Fred, à Madeleine ou à moi. Je serai pas mal absente en journée, mais le soir, je suis là jusque très tard donc...

— Entendu.

Le sourire qu'elle m'adresse me fait presque oublier qu'un peu plus tôt, elle était sur le point de pleurer.

Mes rendez-vous à l'extérieur se sont enchaînés. Quand je rentre au bureau, il est presque dix-huit heures trente. Je n'ai pas mangé, pas eu le temps de voir mes collaborateurs et devant la pile de dossiers laissés par Corentin, je soupire. Machinalement, je décroche mon téléphone.

— Chéri ? Ne m'attends pas pour dîner, j'en ai pour trois heures minimum.

Je devine que Richard fait la grimace. Pour autant, il a la gentillesse de ne pas m'accabler de reproches.

— Comment est-elle alors ?

L'évocation d'Emma me rappelle que nous avons ri comme des gamins en imaginant à quoi elle pourrait ressembler. Finalement, nous avons faux sur toute la ligne.

— Type camionneur, fais-je en me mordant la joue pour ne pas me trahir. Les épaules larges, le visage carré, les

fringues masculines à mort ! Tu avais mis le doigt dans le mille.

— Sérieusement ?

— Absolument. Elle m'a adressé plusieurs clins d'œil en plus ! Je te jure, quand je l'ai vue aux toilettes au moment où je m'y rendais, j'ai fait demi-tour. J'ai eu trop peur qu'elle ne se jette sur moi.

— Oh mince !

— Laure ?

Le sang quitte mon visage à la seconde où je découvre la cible de mes moqueries devant moi, une pile de dossiers dans les bras.

— Tu n'es pas sortie de l'auberge ma chérie. Toi qui espérais tellement...

— Richard ? Je te rappelle.

Je raccroche vivement. *Et merde !*

— Frédéric m'a conseillé de te faire relire ces documents.

Elle les pose - plutôt, les balance -, sur mon bureau et sort sans demander son reste. Je devrais peut-être lui courir après pour m'excuser, mais comment lui expliquer que mon mari et moi ne faisons que plaisanter ? Je ne vois pas, alors, lâchement, je demeure à ma place et rappelle Richard.

— Elle a surpris notre conversation !

— Qui donc ?

— Emma ! Elle est arrivée pendant que toi et moi parlions d'elle.

— Nous n'avons rien dit de mal...

— Je t'en prie, on se payait ouvertement sa tête !

— Elle ne peut pas en être certaine.

Je soupire bruyamment.

— Crois-moi, elle l'est. Et si elle avait des doutes, le fait que je raccroche inopinément est suffisant pour les dissiper.

J'ai déconné, Richard, d'autant qu'en plus, je t'ai raconté des âneries.

— Comment ça ?

— Elle est féminine jusqu'au bout des ongles. Tu ne devinerais jamais qu'elle est lesbienne.

— Pourtant tu as dit...

— Je voulais te faire marcher !

En songeant de nouveau à Emma, plantée devant moi, ses dossiers sous le bras, son regard incrédule et furieux, mon malaise grandit.

— À ton avis, que dois-je faire ?

Richard, un temps silencieux, répond finalement :

— Soit tu fais comme si notre conversation n'avait rien à voir avec elle... bon cela reviendrait à la prendre pour une idiote, mais si elle ne relève pas, tu passes à autre chose...

— Soit ?

— Tu lui expliques le contexte. Elle te pardonnera peut-être plus facilement.

— Imagine qu'à cause de moi, elle décide de retourner à Marseille ?

La perspective me donne des sueurs froides.

— Richard, je m'en veux tellement ! C'était nul !

— Le mal est fait, Laure, mais tu peux certainement rattraper le coup.

— Je ne vois franchement pas comment, soupiré-je en regardant les dossiers qui attendent ma relecture. Sans compter que j'ai bien d'autres choses à faire.

— Je ne peux pas te dire mieux, ma puce. Je suis désolé.

Quand nous raccrochons pour la seconde fois, je ne suis pas plus avancée. Après un moment d'hésitation, j'attrape le premier rapport de la pile et me plonge dedans. Advienne que pourra.

Il est vingt-deux heures lorsque j'en ai fini avec mes corrections. Un ultime coup d'œil à ma boîte mails, puis j'éteins l'ordinateur et me lève. À ma grande surprise, il y a encore de la lumière dans le bureau d'Emma.

— Encore là ? fais-je aussi amicalement et sereinement que possible.

— Oui, je termine ce projet de conditions générales de vente.

— Attention, si tu prends le pli de rester tard, tu le regretteras.

— Oh non, ça ira, ne t'inquiète pas. Personne ne m'attend pour manger.

L'allusion est évidente. Pourtant, il n'y a rien dans sa posture ou dans sa voix qui évoque le ressentiment ou la colère. Elle semble encore triste, c'est tout. Est-ce à cause de ce qu'elle a surpris de ma conversation avec Richard ? Mon sentiment de culpabilité s'intensifie.

Prenant une grande inspiration, j'ose un pas dans son bureau.

— Emma, commencé-je, toute penaude, à propos de tout à l'heure... je ne voudrais pas que tu te méprennes.

— À quel sujet ?

— Tu sais bien... j'étais au téléphone avec mon mari lorsque tu es arrivée et...

— Oh ça ! Elle hausse les épaules. J'ai l'habitude. Les gens adorent se foutre de ma gueule. À croire qu'ils n'ont rien de mieux à faire que de tourner la lesbienne du coin en ridicule. Je m'en cogne, enchaîne-t-elle sur un ton pourtant très amer.

Je m'en voulais déjà beaucoup, c'est encore pire.

— Je ne cherchais pas à te ridiculiser, avancé-je, rouge de confusion et de honte.

— Mais tu te moquais ?